

Stine Pilgaard

**Les monologues
d'un hippocampe**

Traduit du danois par Catherine Renaud

Roman



À Elsebeth Cecilie Pilgaard

Un grand merci à mon ami, Asger

Un remerciement particulier à dd.

PREMIÈRE PARTIE

Où une jeune femme parle beaucoup au téléphone, se réfugie dans le presbytère de son père, et découvre qu'elle est une proche parente de l'hippocampe.

Ma mère est d'avis que je devrais venir la voir dans sa maison d'été puisque je suis en vacances. Quel que soit l'endroit où l'on se trouve dans le pays, il est difficile de se rendre à Amtoft. Il faut d'abord prendre le train, puis changer plusieurs fois de bus, avec des lignes qui ne circulent qu'une ou deux fois par jour. Je déteste les bus bleus, je dis. Détester est un bien grand mot, répond ma mère. Je rétorque que si l'on espère voir sa famille pendant les vacances et les fêtes, c'est de la folie d'investir dans une maison de vacances à Amtoft. Elle parle du Limfjord et de la nature paisible. Je dis que les crabes du Limfjord sont réputés pour être les plus agressifs de tout le Danemark. Ma mère m'appelle ma petite chérie et me trouve trop négative. Je lui réponds que je ne fais que relayer des informations sur les mauvaises correspondances de bus et les reptiles au Danemark. Les crustacés, crie le mari de ma mère en arrière-plan. Je dis que les crabes rampent plus qu'ils ne croustillent et que ma petite amie étant soigneuse dans un zoo, je suis probablement mieux informée sur ce genre de choses. Elle dresse des otaries, pas des crabes, répond ma mère. J'allume une cigarette. Ma mère m'explique qu'il y a

quelque chose qui s'appelle Google Maps sur Internet, et que je devrais vraiment essayer d'y chercher un itinéraire. Je lui assure que je connais bien Google Maps. Elle commence à l'épeler. Je dis que je sais épeler Google. Maps point com, crie son mari. P-O-I-N-T, épelle ma mère. Je prends une profonde inspiration. Ma mère craint que je ne trouve jamais mon chemin jusqu'à Amtoft et évoque mon sens de l'orientation. Comme c'est incroyable qu'on puisse être aussi perdue, sans aucune notion d'espace. Je lui demande si, à ses yeux, je suis douée pour quoi que ce soit. Elle répond que je parlais parfaitement dès l'âge d'un an et demi. D'un autre côté, le fait que je n'aie pas su marcher avant l'âge de trois ans était un peu embarrassant dans le groupe des mamans, mais bon, on aime ses enfants, quelles que soient leurs capacités. L'infirmière à domicile n'avait encore jamais vu un enfant avec des capacités motrices aussi faibles. À un moment donné, elle a presque cru que j'avais des problèmes de développement. Je ne dis rien. Allons, il n'y a aucune honte à être un peu en retard, tant que c'est sur le plan moteur, m'assure ma mère, et puis, aujourd'hui tu n'as aucun mal à marcher, pense à ceux qui sont atteints de dystrophie musculaire. Au moins, ils reçoivent de l'argent des téléthons, je rétorque. Ma mère raconte qu'elle est en train de lire un thriller fantastique. Ça a l'air passionnant, je soupire. Ma mère dit que je suis une snob, une vraie snob, et que si je tiens absolument à être aussi élitiste, peut-être que je devrais arrêter d'écouter les bons vieux groupes de pop des années 1970 comme Shu-bi-dua. Il faut être cohérent. Je réponds que je devrais aussi rester loin d'Amtoft. Arrête un peu, ma chérie, dit-elle en riant. Elle pense que cela pourrait être amusant de commencer à organiser la fête de son soixantième anniversaire. Elle parle d'invitations, de compositions

florales et de plan de table. C'est dans presque un an, je lui rappelle. Dix mois et demi, précise ma mère. C'est plus long que la période entre la conception et la naissance, j'objecte, on devrait avoir le temps. Tu es bien comme ton père, soupire ma mère, toujours à la dernière minute. Elle veut que je l'appelle quand j'arriverai à Aalborg, pour qu'on se mette d'accord sur le train que je dois prendre. Je lui rappelle que j'ai voyagé toute seule en Inde pendant un an, alors je devrais pouvoir m'en sortir. Elle dit qu'on ne peut pas comparer l'Inde et Amtoft. Je lui réponds qu'elle a probablement raison. Les mères ont toujours raison, dit ma mère.

*

Avant de claquer la porte derrière moi, je lui crie qu'elle est sur le point de commettre l'erreur de sa vie. Peut-être, dit-elle, mais il n'y a rien d'autre à faire. Il y a toujours quelque chose à faire, je rétorque. Je n'ai pas envie de faire quoi que ce soit, dit-elle, je ne suis pas heureuse. On ne peut pas être heureux tout le temps, le malheur est une condition de l'existence humaine, je crie, tu n'as jamais lu Camus? Elle explique que nous sommes à deux endroits différents de nos vies. Je lui dis que nous sommes exactement au même endroit, que je me tiens juste devant elle dans notre salon, qu'elle devrait arrêter les métaphores spatiales. N'oublie pas de respirer, dit-elle en me tendant mon inhalateur. Je lui demande si c'est lié à la question des enfants. En partie, me répond-elle. OK, d'accord, je dis, va pour un bébé. J'écarte les bras et je renverse une plante par terre. Il y a une fissure dans le pot. La patine, je dis, c'est très à la mode en ce moment, les choses n'ont pas besoin d'avoir une surface lisse, ça doit faire rustique. Elle balaie la

terre tout en constatant que je ne suis pas prête à avoir des enfants. Tu te trompes, je me sens totalement prête, je peux littéralement entendre le tic-tac de mon horloge biologique, je réplique. Elle dit que ce n'est pas que ça, que c'est aussi notre différence d'âge. Mon Dieu, je m'exclame, dix ans, ce n'est pas comme si on n'avait jamais vu de couples avec un écart cent fois pire, je pourrais en citer à la pelle, Simon et Janni Spies, Joseph et la Vierge Marie, et j'en passe et des meilleures, je dis pour conclure parce que je n'arrive pas à en trouver d'autres. Là, il s'agit de nous, rappelle-t-elle. Je dis, Ulrik Wilbek a écrit un livre intitulé *Nos différences nous rendent plus forts*, tu devrais le lire. Elle rappelle qu'il est entraîneur de handball, pas spécialiste des relations de couple. Le travail d'équipe c'est le travail d'équipe, je dis. Oh, tais-toi, soupire-t-elle. Je lui demande quand elle a commencé à mettre des limites dans sa vie. Elle ne répond pas.

*

Je suis assise dans le salon de mon père. Je regarde l'église où il travaille. Quand il rentre à la maison, il a l'air fatigué. J'aimerais que les offices de minuit soient à une heure différente, soupire-t-il. J'ai mis un vinyle de Pink Floyd. *Hey you, would you help me carry the stone, open your heart, I'm coming home*, je chante en mettant mes mains en entonnoir devant ma bouche. Mon père me tapote la tête et monte un peu le volume de la musique. Je dis qu'elle doit rester avec moi, que je ne suis pas le genre de personne qu'on quitte. Mon père grogne un peu et s'assoit sur la chaise en face de moi. Il regarde autour de lui dans le salon. Mes vêtements sont dans des sacs-poubelle noirs, et j'ai accroché un poster de Karen Blixen à la place de

son Asger Jorn. Mon père ouvre une bouteille de vin et pose deux verres sur la table. Je dis que putain elle ne comprend rien à la qualité ou aux femmes ou à quoi que ce soit. Il a l'air paniqué, comme quelqu'un qui pense oh non, elle va se mettre à pleurer, et il attrape un jeu de cartes. Il s'éclaircit la gorge et dit que je dois voir cela comme une chance de faire quelque chose que je n'ai pas encore eu l'occasion de faire auparavant. Je réponds que dans ce cas je veux être une droguée prostituée à Berlin et écrire un livre sur la misère et la douleur, comme Christiane F. Il nous distribue sept cartes chacun et écrit nos noms sur un morceau de papier. Alors, dit mon père, on va jouer au 500. Je dis que si c'est comme ça, je peux aussi aller me noyer dans une rivière, cela lui servira de leçon. Il dit que la mort par noyade est réputée être la pire de toutes, et il gagne une manche au deuxième tour, mais c'est facile quand on a trois jokers. Je regarde ses cartes, furieuse. Il verse encore du vin rouge dans mon verre. Mon père dit que tout a une fin. J'avale le vin en trois gorgées, je profère d'horribles choses sur les femmes tout en distribuant les cartes, et il me donne raison dans mes considérations. Cette fois, il gagne au bout de trois tours, pendant que je me retrouve avec moins 135 points. Mon père a l'air un peu inquiet. Il parle de stratégie, d'oser et de l'importance de ne pas seulement attendre l'apparition d'une carte précise. Je regarde par la fenêtre. Il mélange les cartes et dit que ce n'est pas pour me donner des conseils – sur ma relation de couple. Il parle de priorités, de compromis et de ne pas prendre l'autre pour acquis. Je lui fais remarquer qu'il a lui-même été marié trois fois. Le poète pasteur Thomas Kingo aussi, dit mon père. Il est emporté par ses propres paroles et parle de promenades en forêt, des petites attentions du quotidien et d'ouverture, c'est le plus important,

l'ouverture. Je hoche la tête alors qu'il gagne pour la troisième fois, et le plus humiliant c'est son air compatissant. Il allume ma cigarette et verse davantage de vin dans mon verre. Tu n'as pas d'hosties pour aller avec ça ? je demande. Je regarde les cartons de déménagement empilés dans le salon. Il parle du fait d'être jeune, il dit que même ses jeunes confirmands à l'église lui paraissent déracinés. Le fantôme de Tine Bryld, l'assistante sociale de la radio avec son émission de conseils pour les jeunes, prend possession de son corps d'une manière qui me rend un peu nerveuse. J'enfouis mon visage dans mes mains. Il me caresse les cheveux, et j'ai l'impression d'être un chien. Un de ceux qui ont les yeux mélancoliques, comme l'épagneul de la publicité pour la confiture Den Gamle Fabrik. Je le regarde et je lui demande quel chien je serais, si j'étais un chien. Il me regarde d'un air perplexe et dit que je n'en suis pas un. Je rétorque qu'on ne peut jamais être sûr de ce genre de choses, et il me donne raison, avant d'ajouter que je serais probablement un labrador. Je vois à son expression que je dois demander pourquoi. Pourquoi ? je lui demande. Parce que c'est mon chien préféré, me répond-il en souriant. Je suppose que c'est une sorte de compliment, et le labrador sort en trotinant du salon, suivi de Tine Bryld, et il ne reste plus que lui et moi. Je lui dis que tout ce que je touche finit en morceaux. Il regarde avec effroi le verre de vin rouge que je tiens à la main. Je le regarde. C'est vraiment un bon père, je me demande si l'État le paye pour me supporter, s'il existe une allocation pour les parents particulièrement sollicités. Il dit que ce n'est pas ainsi que cela fonctionne, qu'on aime toujours ses enfants. Il fredonne une petite mélodie et me regarde dans l'expectative. Je reconnais quelques notes de la *Chanson du vieux jardinier*. Qui parle de laisser entrer la lumière et la joie.

*

Ma mère vient juste de rentrer de sa maison d'été. Elle veut me montrer un diaporama d'Amtoft. Je sais bien à quoi ressemble votre maison de vacances, je dis. Là, je suis assise dans le jardin, annonce ma mère en me montrant une photo. Sans blague, je dis. Là, nous faisons des grillades sur la plage, poursuit-elle en me montrant une photo de son mari qui sourit tout en retournant un hamburger. Aha, je dis. Quelque chose ne va pas ? me demande ma mère, je l'entends dans ta voix. Je secoue la tête et détourne le regard. On ne peut jamais rien cacher à sa mère, assure ma mère. Ses yeux brillent et elle ressemble à un détective qui doit élucider un meurtre. Je ne suis pas faite pour être en couple, j'énonce lentement. Ma mère déclare que c'est typique pour un enfant unique, que j'ai peut-être reçu trop d'attention quand j'étais petite. Ah d'accord, je dis. Elle me caresse la joue. J'ai emménagé au presbytère, je l'informe. Es-tu très malheureuse ? me demande-t-elle. Je hoche la tête. Maintenant, ma mère aussi a l'air malheureuse. En as-tu parlé avec ton médecin ? demande-t-elle. Je doute qu'il puisse la convaincre qu'elle est la femme de ma vie, je réplique. Ma mère demande si je suis devenue fataliste, et assure que le grand amour n'existe pas. C'est une construction sociale, explique-t-elle en parlant de l'industrie du film et d'Interflora et de quoi vivraient-ils sinon. Ma mère commence à calculer le nombre exact d'habitants au Danemark avec lesquels je pourrais potentiellement avoir une relation amoureuse. Elle divise mon nombre de partenaires avec le nombre d'années écoulées depuis que je suis sexuellement active. Ça fait environ 1,5 par an, annonce-t-elle, si on compte l'Arabe. Il en reste encore

beaucoup, m'assure-t-elle. Elle cite des personnes de mon entourage, des amis dont elle m'a entendue parler, et propose aussi quelques célébrités qui lui semblent convenables. Elle a toujours trouvé le prince William tellement séduisant. Je lui rappelle qu'il vient de se marier. Kate est un feu de paille, dit ma mère. Elle est insignifiante. Je réponds que je refuse de discuter des raisons pour lesquelles je ne suis pas mariée au prince William. C'est une question d'attitude, réplique ma mère, il s'agit d'être ouverte. On dirait que tu essayes de me vendre un appartement, je proteste, c'est une vraie maladie professionnelle, pourquoi est-ce que tout ce que tu dis doit ressembler à un slogan ? C'est plutôt l'expérience de la vie, précise ma mère. Elle demande quels sont mes projets désormais. Aller à vau-l'eau, je réponds, ou dans un monastère, peut-être quelque part dans l'Himalaya. Ce n'est pas possible, dit-elle, tu n'as aucun sens de l'orientation, imagine comme tu trouves difficile d'aller à Amtoft, tu ne trouveras jamais l'Himalaya. Ton père et moi nous devons alors te chercher avec Interpol et *Perdu de vue*, ou je ne sais quoi. Elle lève les yeux au ciel et poursuit : Et tu sais combien ton père est lent, nous arriverions trop tard pour tous les vols et nous nous étriiperions avant même d'arriver à l'aéroport. Elle soupire et dit qu'elle voit bien que c'est la pagaille. Maintenant, le plan de table pour mon anniversaire tombe à l'eau, elle était la seule qui pouvait parler à tante Jette. Je gâche tout, je constate. Tu sais quoi, ma chérie, fait ma mère, je vais juste mettre Jette en bout de table, *kein Problem*. Ma mère ferme le diaporama. Je déteste quand les gens disparaissent de ma vie, je dis. Détester est un bien grand mot, rétorque ma mère. Elle ouvre la fenêtre et allume la hotte de la cuisine. Tu peux fumer à l'intérieur aujourd'hui si tu veux, dit ma mère.

*

Les murs de la salle d'attente de mon médecin sont jaunes, tapissés d'une multitude d'affiches bariolées de paysages, et un vase en cristal avec des tournesols est posé sur la table. À côté de moi se trouvent un cheval à bascule et deux caisses en plastique de briques de construction. Je commence à construire une petite tour sur la table. Quand il ne reste plus de briques, je fabrique un toit avec une petite brochure sur les allergies saisonnières. Je pousse par inadvertance une des briques les plus basses, la tour vacille, s'écroule et renverse le vase en cristal. Sur la table, il ne reste plus qu'une ruine abandonnée, inondée par l'eau qui s'écoule du vase. Je ramasse les tournesols et j'en fais un petit bouquet. Je tiens les fleurs dans ma main et je contemple les débris. Un homme m'observe de la réception. Il prononce mon nom sur un ton interrogatif et me tend la main. Je lui tends celle sans tournesols. Il se présente et m'invite à l'accompagner. Je le suis dans son bureau. Mon médecin s'assoit sur une chaise en face de moi et demande en quoi il peut m'aider. Je me rends compte que j'ai toujours les tournesols dans la main, et je les pose sur la table. Il va chercher une cruche blanche pour y verser de l'eau. Pendant qu'il s'occupe des fleurs, j'essaie d'imaginer comment il pourrait m'aider. Je me souviens qu'une fois, à un mariage, j'étais assise à côté d'un médecin. Mon voisin de table était oto-rhino-laryngologiste. Par politesse, je lui ai demandé quel était son diagnostic préféré. Après un long monologue, il en est arrivé à la conclusion qu'il s'agissait probablement du syndrome de Kartagener, une histoire de cils vibratiles anormaux. Ces cils sont des poils microscopiques

dans les voies respiratoires, a-t-il chuchoté comme s'il partageait une information confidentielle. J'ai écrasé ma cigarette. C'est plus fréquent chez les enfants atteints de sinusites récidivantes, a-t-il expliqué. Je pensais que les Sinusites étaient un sous-groupe d'Esquimaux vivant au Groenland. J'ai alors raconté à mon compagnon de table que le baroque était une période particulièrement intéressante de l'histoire de la littérature parce qu'à bien des égards il était précurseur du postmodernisme. Il a souri poliment et m'a dit qu'il serait intéressant de faire une étude où l'on passerait le thorax des enfants aux rayons X. J'ai répondu que le thorax était une espèce de dinosaure, et je lui ai demandé s'il avait vu *Jurassic Park*. Il a ri d'un air suffisant et expliqué que le thorax était en fait la cage thoracique et que les patients atteints du syndrome de Kartagener présentent un *situs inversus*, autrement dit tous les organes internes du patient sont disposés à l'envers, comme dans un miroir. J'ai dit que justement cette histoire de miroir était intéressante. Les poètes baroques s'en servaient de manière symbolique pour montrer que le monde n'était pas unidimensionnel. Il a dit que les *situs inversus* étaient probablement dus à un fonctionnement anormal des cils dès la phase embryonnaire, connue sous le nom de gastrulation. J'ai hoché la tête et fait remarquer que les poètes baroques utilisaient de nombreux symboles de *vanitas*, pour lui montrer qu'il n'est pas le seul capable de dire des choses en latin. Les symboles étaient souvent exprimés sous forme de bulles de savon, dévoilant la nature éphémère de l'instant, j'ai développé. Il m'a regardée avec agacement, mais s'est concentré à nouveau et a expliqué que ces cils dysfonctionnels provoquent un écoulement insuffisant du liquide amniotique. J'ai dit qu'à l'instar des penseurs baroques, le

postmodernisme insiste sur la fragilité de la vie, mais avec un mode d'expression très différent. Il a dit que c'était précisément ce qui pouvait conduire au *situs inversus*.

*

Mon médecin s'éclaircit la gorge et me demande ce qui m'amène. Lorsque je mens, c'est rarement pour éviter les situations embarrassantes, mais plutôt comme une sorte d'obligation narrative. J'évoque donc vaguement des douleurs au ventre, une sorte de contraction musculaire autour de mon nombril. Ça fait vraiment mal, je dis. Lorsque je lève les yeux, je suis envoûtée par son regard vert pénétrant. Il m'observe gravement et hoche la tête en rythme un peu trop longtemps. Je ressens tout à coup le besoin de lui confier tous mes secrets. Je lui dis que j'ai trompé ma petite amie une fois, mais que j'étais complètement ivre et que je le regrette depuis, et que je n'ai jamais lu *Crimes et châtements*, même si j'ai toujours prétendu l'avoir fait. J'ajoute que, de manière générale, ça ne va pas très bien en ce moment. Il hausse les sourcils, sourit rapidement et hoche la tête en silence. Je dis à mon médecin que ma petite amie m'a quittée, et que j'ai vraiment beaucoup de mal à laisser partir les gens. J'explique que j'ai une mémoire exceptionnellement bonne qui m'empêche de tourner la page. Mon médecin dit que le transfert conscient des souvenirs de la mémoire récente à la mémoire à long terme se produit dans une zone du cerveau qui s'appelle l'hippocampe, car cette partie du cerveau a la même forme que l'animal. La mémoire est un processus créatif qui repose sur la capacité à reproduire des situations, explique-t-il, en d'autres termes, ce qui semble être

un événement réel est en réalité une construction de l'esprit. Vous voulez dire que je mens? je lui demande. Les distortions et les omissions inconscientes font naturellement partie du cycle de la mémoire, dit-il. Je lui raconte qu'à l'âge de quatorze ans, Mozart a retranscrit la partition entière du *Miserere* d'Allegri après l'avoir entendu interpréter par le chœur de la chapelle Sixtine. Je demande si les hippocampes de certaines personnes sont plus volumineux que d'autres, et je dis que mon hippocampe est probablement gigantesque. Mon médecin explique que les souvenirs sont conservés dans deux zones différentes du cerveau, selon qu'ils ont ou non un contenu émotionnel. L'hippocampe est utilisé pour la mémoire émotionnelle consciente, tandis que l'amygdale, en forme d'amande, est le noyau du cerveau qui conserve les souvenirs implicites. Je dis qu'il doit y avoir plusieurs hippocampes en jeu. Peut-être que ce n'était pas l'amygdale de Mozart qui était surdimensionnée, peut-être que c'était celle des témoins et des sources qui ont plus tard relayé l'événement, tellement fascinés par la musicalité du garçon qu'ils ont oublié qu'il venait de changer plusieurs voix de la partie médiane, qu'il avait commis une légère erreur dans l'instrumentation ou qu'il avait légèrement modifié la cadence. Je trouve inquiétant que toute l'histoire du monde repose sur une horde d'hippocampes qui chevauchent à travers le temps. Quoi qu'il en soit, dit mon médecin, c'est pourtant comme ça. Je dis que l'hippocampe ne possède pas de système digestif, c'est pour cela qu'ils absorbent constamment tout ce qui les entoure, jusqu'à leur mort. Les femelles hippocampes sont les pires, car c'est le seul groupe parmi tous les poissons à nageoires rayonnées qui laisse les mâles pondre les œufs. Elles ne prennent même pas la peine de se reproduire.

Rien ne quitte jamais vraiment leur corps, et c'est exactement ce que je ressens, je conclus. Il dit que l'hippocampe n'est qu'un nom. Donc, à l'intérieur de mon cerveau il y a un hippocampe qui règne sur le moindre de mes souvenirs, je résume. Mon médecin hoche la tête et dit qu'on peut le dire ainsi.

*

Un soir tard, je frappe à sa porte. Elle s'écarte et me désigne le canapé, elle a l'air épuisée. Je lui dis que j'ai emménagé chez mon père. Et tes parents, je lui demande, ils doivent être contents maintenant? Elle me répond qu'elle ne leur a pas parlé. Alors tu devrais vraiment les appeler, je dis en lui tendant mon téléphone, il ne faut jamais laisser passer une occasion de faire plaisir à ses parents, c'est écrit dans la Bible, quatrième commandement, livre de l'Exode. Elle soupire et me tend une tasse de café. Je les imagine tout à fait, j'insiste, dansant ivres de bonheur dans les champs, poussant des cris de joie vers le ciel. Peut-être même qu'ils organiseront une fête, qu'ils fabriqueront une poupée à mon effigie et qu'ils la brûleront dans un feu de joie. J'en doute, répond-elle. Arrête, je dis, ta mère est tellement créative. J'en cogne accidentellement ma tasse, et le café se renverse sur ma jupe. Je crie, la tasse tombe par terre et se casse. Elle prend ma jupe et pose une serviette imbibée d'eau froide sur mes cuisses. Crois-tu sérieusement qu'ils pourraient organiser une fête parce qu'on s'est séparées? me demande-t-elle. Je ne me suis séparée de rien, je précise, c'est toi qui m'as quittée. J'étudie les taches rouges sur mes cuisses. Elle commence à ramasser les débris par terre. L'an dernier, ils ont bien organisé cette

sorte d'étrange festival où ton père courait partout avec une épée en faisant des bruits bizarres, pendant que ta mère portait des cornes en plastique sur le front et donnait un cours de danse folklorique, je dis. Ce n'était qu'une convention viking, dit-elle. Une chose que je ne comprends pas, c'est pourquoi dans ta famille on mange du poisson à tous les grands événements, je lui demande. Vous n'êtes même pas du Jutland de l'Ouest. Vous devriez envisager le fait que c'est un symbole du Christ. Vous vous gavez de Jésus. Quand ta mère fait griller les poissons, les yeux fondent, ils coulent et tombent sur la grille, presque en rythme, tu n'as aucune idée du nombre de fois où j'ai failli vomir lors de ces réunions familiales. Elle répond que c'est ce qui arrive quand quelque chose de liquide rencontre la chaleur. Essaie d'imaginer lorsqu'elle nettoie la grille, j'insiste, elle lave la vaisselle et doit rincer les yeux de poisson dans l'évier. Et toi qui travailles au zoo. Ensuite, je parle un peu de la Société protectrice des animaux. La brûlure sur mes jambes me fait mal. Elle va chercher un paquet de glaçons, l'enveloppe dans un torchon et le pose sur mes cuisses. Elle dit que dans les ouïes des cabillauds, il y a un muscle et que si on le coupe, on peut voir exactement combien de temps il a vécu. Comme les cernes d'un arbre. Fascinant, je dis. Elle retire les glaçons et touche les taches rouges et je vois qu'elle a plongé ma jupe dans de l'eau chaude. Elle verse une poudre blanche dans la paume de sa main. Tu prends de l'héroïne maintenant ? je lui demande, avec cette toxico qui a toujours essayé de te draguer ? Vanish Oxi Action, répond-elle en soupirant. Les couleurs restent, les taches disparaissent, je récite. Ta jupe est blanche, rétorque-t-elle, il n'y a pas grand-chose qui doit rester. Je ne sais pas quoi faire de moi, je dis, tout ce que je

touche tombe en morceaux, comme si j'étais un éléphant dans un magasin de porcelaine. Il n'y a rien de mal à être un éléphant, réplique-t-elle, ils sont très intelligents et ont l'une des meilleures mémoires de tout le règne animal. À l'intérieur de l'éléphant, il y a un hippocampe qui règne sur le moindre souvenir, j'explique. Elle m'enveloppe dans une couverture et me tient la main jusqu'à ce que je m'endorme sur le canapé.